



Stück Plastik

Une pièce
en plastique

de Marius
von Mayenburg

Mise en scène
par Maïa Sandoz

A
L'ARGUMENT
PRÉSENTE

Dossier pédagogique

Texte **MARIUS VON MAYENBURG**

Mise en scène **MAÏA SANDOZ**

Collaboration à la mise en scène

Élisa BOURREAU,

Gilles NICOLAS

Traduction

Mathilde SOBOTTKE

Avec

Serge Biavan, Maxime Coggio,

Paul Moulin, Maïa Sandoz

et Aurélie Verillon

Création Son **Christophe DANVIN**

Création Lumière **Julie BARDIN**

Scénographie et costumes **Catherine COSME**

Collaboration artistique **Paul MOULIN,**

Guillaume MOITESSIER

Régie Générale **Thibault MOUTIN**

Administration et production **Agnès CARRÉ**

Diffusion **Olivier TALPAERT - *En votre Cie***

Durée **1h40**

Sommaire

La pièce	4
L'auteur	4
Le titre.	6
Résumé	6
Dramaturgie	7
Lectures	7
Textes en français	8
La traduction	12
Textes en allemand.	13
Mise en scène	17
La metteure en scène	17
Les enjeux de mise en scène	18
Questions de société	18
Choix scénographiques	19
Influences	20
Infos Pratiques	21

L'AUTEUR



La pièce

Marius Von Mayenburg est né à Munich en 1972, il fait des études de langue, littérature et civilisation allemandes anciennes avant de s'installer à Berlin en 1992. De 1994 à 1998, il suit au Conservatoire de Berlin les cours "d'écriture scénique" de Yaak Karsunke et Tankred Dorst. En 1996, il écrit *Haarmann* à partir d'un fait divers des années 1920, chronique d'un tueur en série surnommé le "boucher de Hanovre" puis *Fräulein Danzer (Mademoiselle Danzer)* et *Messerhelden (Rois du couteau)*. Suivent en 1997, *Monsterdämmerung (Crépuscule des monstres)* et *Feuergesicht (Visage de feu)*, pour laquelle il obtient le prix Kleist d'encouragement aux jeunes auteurs dramatiques et le prix de la Fondation des auteurs de Francfort en 1998. Puis viennent *Psychopaten (1998)*, *Parasiten (1999)*, *Das kalte Kind (L'Enfant froid, 2002)*, *Die Stein (La Pierre, 2008)*. *Visage de feu* est créé à Munich dans une mise en scène de Jan Bosse en 1998, monté à Hambourg par Thomas Ostermeier l'année suivante. Collaborateur de l'équipe artistique d'Ostermeier à la Baracke du Deutsches Theater à Berlin, Mayenburg rejoint la Schaubühne quand le metteur en scène en prend la direction en 1999. Il y travaille depuis comme auteur, dramaturge, traducteur (Sarah Kane, Crave, Martin Crimp, The City, Shakespeare, Hamlet, Ibsen, John Gabriel Borkman) mais également comme metteur en scène.

En 2009, il y monte *Die Taube (Les Pigeons)* de David Giesemann et *Die Nibelungen* de Friedrich Hebbel. En France, *Visage de feu* est créé pour la première fois par Alain Françon au Théâtre National de la Colline en 2000, monté également par Sylvain Creuzevault (collectif d'ores et déjà) en 2004, *L'Enfant froid* est mis en scène par Christophe Pertou au Théâtre du Rond-Point en 2005. *Le Moche et le chien, la nuit et le couteau* seront créées par Jacques Osinski en 2010. Les œuvres de Mayenburg sont jouées dans toute l'Europe et au-delà, publiées en français par L'Arche Éditeur : *Visage de feu* (trad. Laurent Muhleisen, Mark Blezinger, Gildas Milin), *Parasites* (trad. Laurent Muhleisen), 2001 ; *L'Enfant froid et Eldorado* (trad. L. Muhleisen), 2004 ; *Le Moche et Le Chien, la Nuit et le Couteau* (trad. Hélène Mauler et René Zahnd), 2008. *Perplexe* et *Voir Clair* sont publiées ensemble en 2010 (trad. Hélène Mauler et René Zahnd) et il porte *Perplexe* lui-même à la scène en novembre 2010 à la Schaubühne de Berlin, puis *Martyr* en 2014. Maïa Sandoz met en scène une trilogie en 2013 *Le Moche, Voir clair et Perplexe* inédites en France à ce moment là. *Stück Plastik* est sa dernière pièce qu'il met lui même en scène à la Schaubühne de Berlin en 2015. En France elle est créée au théâtre de la Bastille par le TGSTAN en 2018.

L'AUTEUR

Inviter les élèves à chercher des renseignements sur Mayenburg

On pourra profiter de ce moment pour aborder la question de l'inscription de l'écriture de Mayenburg dans le mouvement théâtral contemporain Européen et celui propre à la littérature allemande, de Brecht à Roland Schimmelpfennig.

L'oeuvre de Mayenburg

On pourra montrer que l'oeuvre de Mayenburg emprunte à ses prédécesseurs son audace dramaturgique et puise dans la tradition philosophique allemande pour nourrir ses sujets .

On invitera les élèves à faire des recherches sur les mises en scènes différentes de ces textes (nom de metteurs en scène, dates, lieux).

On remarquera que Mayenburg expérimente à chaque fois une nouvelle forme dramatique posant au fur et à mesure de son oeuvre de nouvelles questions théâtrales de représentation.

On pourra s'interroger sur le partenariat du dramaturge avec le metteur en scène Thomas Ostermeier, les traductions de l'auteur, et sur le passage à la mise en scène de ses propres pièces.

LE TITRE

Il est intéressant de s'arrêter avec les élèves sur le titre original de la pièce : Stück Plastik

« Stück » signifie en allemand, à la fois « un bout de » et « une pièce ». Quant à « Plastik » ça désigne aussi bien la matière qu'une « sculpture ».

On peut interroger les élèves sur les connotations possibles du titre en français « une pièce en plastique ».

À quoi fait-il penser ?

Et sur les possibles raisons pour Maïa Sandoz d'avoir gardé le titre en allemand.

RÉSUMÉ

Pour soulager leur quotidien, un couple d'humanistes de gauche, bienveillants et proches du burn-out, décide d'engager Jessica pour les aider à faire le ménage, la vaisselle, la cuisine et s'occuper de leur fils en pleine crise d'adolescence.

Mais comment vont-ils pouvoir continuer à être de "bonnes personnes" maintenant qu'ils sont des patrons ?

Puis, c'est l'artiste conceptuel Serge Haulupa qui veut Jessica pour une de ses performances. Que doit-elle faire? Ce qu'elle fait tous les jours : nettoyer la merde des autres, mais cette fois en public. Un flirt avec l'Humiliation ? Oui, mais c'est au nom de l'Art, et l'Art, c'est la vie, non ?

Avec cette nouvelle satire, Marius von Mayenburg met en scène avec une impitoyable lucidité le gouffre existant entre nos convictions et nos actes à coups de monstrueux embarras...

DRAMATURGIE

La dramaturgie est l'art de transformer une histoire, vraie ou imaginaire, en un récit construit, comportant un ou des personnages en action. Elle est utilisée en plusieurs domaines comme le théâtre, la littérature, le cinéma..

Il est important de prendre le temps de discuter avec les élèves de la forme de la pièce, de sa dramaturgie. Avec sa "pièce en plastique", Marius von Mayenburg se lâche : rythme effréné de la langue, vivacité des enchaînements, ellipses surprenantes, variations d'adresses, mise en abîme, parcours parfaitement équilibré des personnages, humour noir, cynisme, mauvais goût, ironie, poésie, mystère, une dramaturgie agressive, au bord du Burn-out.

Stück Plastik est traversée par les obsessions de Mayenburg que l'on retrouve dans ses autres pièces : l'illusion, la vérité, l'identité, l'exclusion, la représentation, le poison.

« Dans le cas d'une mise en scène, le texte peut être adapté aux situations rencontrées sur place : le nom de la ville, le nom du comédien qui interprète le rôle de Haulupa, l'emplacement du conteneur pour se débarrasser de ses vieux vêtements dans un quartier principalement habité par des familles, la localisation du grand magasin qui pratique des prix modérés et la jauge du théâtre concerné »

MARIUS VON MAYENBURG

Inviter les élèves à poser leurs questions en les ramenant régulièrement à l'écriture dramatique de Mayenburg et au principe même de représentation qu'induit le théâtre, à cette note de l'auteur à l'intention des metteur.es en scène.

LECTURES

On pourra demander aux élèves de constituer plusieurs groupes de travail prenant en charge chacun une séquence de la pièce, de la lire entièrement, de la présenter à la classe et pourquoi pas de la présenter accompagnée d'un projet scénographique.

Proposer aux élèves une lecture à voix haute de ces trois extraits, en portant notamment leur attention sur l'importance du rythme dans la langue de Mayenburg.

EXTRAIT #1

Français

JUDITH : Le jour où nous avons fait connaissance de Jessica Schmitt –

MICHAEL : Je me souviens très bien –

JUDITH : De la pluie. Depuis des jours rien que de la pluie –

MICHAEL : Vous savez ce que c'est à Paris, c'est comme si on avait tendu une dalle de béton à quelques mètres au-dessus des toits –

JUDITH : Toute grise, un gris impénétrable où que l'on regarde –

MICHAEL : Le ciel entier est en béton, et l'eau inonde tout ce qu'il y a en dessous –

JUDITH : Tout est mouillé –

MICHAEL : Les gens, les pigeons, les chiens –

JUDITH : Et même Jessica.

MICHAEL : Mme Schmitt.

JUDITH : Voulez-vous une serviette, Mme Schmitt ?

JESSICA : Merci, ça va aller.

JUDITH : Ce n'est vraiment pas un problème, nous pouvons aller vous chercher une –

JESSICA : Ce n'est pas un problème –

JUDITH : Vincent ? Vincent, aurais-tu la gentillesse ?

VINCENT : Non.

Vincent a une caméra et filme.

MICHAEL : Vincent est notre fils, il a douze ans –

JUDITH : Jessica était donc trempée.

MICHAEL : Mais elle ne voulait pas accepter de serviette de notre part.

JUDITH : Vincent, maintenant vas chercher une serviette pour Mme Schmitt.

VINCENT : Mais ce sont nos serviettes.

JESSICA : Je n'ai pas besoin de serviette, ça va sécher.

JUDITH : Vincent. Cette femme est trempée. Trempée jusqu'aux os. Dans notre foyer, ça ne se fait pas de la laisser comme ça, toute mouillée. On se lève et on va chercher une serviette pour que la dame puisse se frotter.

VINCENT : Alors fais-le.

JUDITH : Quoi ?

VINCENT : Va donc lui chercher une serviette, si c'est comme ça qu'on fait.

JUDITH : Je ne veux pas que tu répondes sur ce ton.

MICHAEL : Et baisse-moi ce truc débile.

JUDITH : Ça ne se fait pas de pointer une caméra sur des gens qu'on ne –

Vincent continue de filmer.

MICHAEL : Voilà ce qui se passe : nous avons simplement trop de choses à faire –

JUDITH : Nous ne l'avons plus supporté –

MICHAEL : Elle a trop de choses à faire. Et moi aussi quelque part –

JUDITH : On ne veut pas passer son temps à crier sur son enfant –

MICHAEL : Ma femme travaille beaucoup –

JUDITH : Quand on ne reste pas toute la journée à la maison –

MICHAEL : Énormément, elle travaille vraiment énormément –

JUDITH : On ne sait plus où en on est, tout s'entasse, l'enfant est livré à lui-même –

MICHAEL : Je trouve ça bien. Je trouve bien d'avoir une femme qui travaille, je ne peux pas m'imaginer autre chose. Et moi aussi, je travaille –

JUDITH : Michael est médecin, vous imaginez sûrement, nous

EXTRAIT #I — *suite*

Français

avons un enfant, nous partageons un foyer, la médecine interne, toujours à la clinique, toujours d'astreinte, les gardes, pâle et souffrant, toujours à sauver la vie des autres, et notre vie à nous – alors là–

MICHAEL : Ma femme est artiste –

JUDITH : Je suis artiste –

MICHAEL : Elle a fait des études en arts plastiques, toutefois avec une spécialisation dans le graphisme et le textile –

JUDITH : Cela fait longtemps que je n'ai plus rien fait dans ce sens –

MICHAEL : Et en ce moment, elle est l'assistante personnelle de Serge Haulupa –

HAULUPA : Je suis Serge Haulupa. Je fais de l'art –

JUDITH : Il est artiste –

MICHAEL : Bien sûr Haulupa n'est pas son vrai nom, il s'appelle Biavan, Serge Biavan –

JUDITH : Haulupa est un pseudonyme –

MICHAEL : Impossible à porter, Haulupa –

JUDITH : En tout cas, un jour nous nous sommes regardés et nous avons dit : c'est trop –

MICHAEL : Simplement trop –

JUDITH : Nous n'y arrivons plus –

EXTRAIT #2

Français

HAULUPA : Mon nom est Serge Haulupa, et ici, c'est moi qui fais de l'art. Vous avez sûrement déjà lu des choses sur moi dans le journal, par exemple par rapport à la Documenta, c'était une époque vraiment terrible pour moi, je dirais même une crise, mais ce mot est abominablement creux, on peut aussi dire une dépression, mais il ne faut plus le faire, parce que ça veut dire qu'on était trop faible, et que la psyché est tombée malade, et cette maladie, la dépression, elle est pire que le cancer, le Sida ou ebola, personne ne veut avoir affaire à un dépressif, parce qu'il ne cesse de fixer l'abîme dont nous savons tous qu'il existe, mais regarder au fond, personne ne le veut, parce qu'en fait nous sommes tous dépressifs depuis longtemps, sauf que nous ne l'avons pas encore pigé, mais le dépressif, lui, l'a compris et c'est pourquoi nous sommes tous soulagés quand il finit en accident voyageur sur les rails. Non, la dépression, on n'en veut pas, c'est trop négatif et morbide, c'est pour ça que moi, j'ai fait un burnout, parce que ça c'est cool. Je suis allé trop vite, j'ai dépassé les bornes, le moteur a surchauffé et cramé, tous les plombs, pan!, je suis passé outre cette limite ridicule nommée corps, puisqu'on n'a déjà plus de psyché, cette limite ridicule je l'ai simplement dépassée, je n'ai plus dormi, ça c'est cool ; ne plus dormir, c'est très apprécié dans les débats publics sur la teuf, et alors peu importe que l'on ne dorme pas parce qu'on fait la teuf ou parce qu'on a trop de choses à faire, avoir trop de travail c'est aussi très très cool, parce que

ça veut dire qu'on est vachement convoité et vachement vivant, en vie, on a besoin de cette preuve de tout urgence, moi en tout cas, j'ai simplement dépassé cette ridicule limite corporelle, avec trop de café, des cachets, de la coke, peu importe, tout ça est très très cool si on s'en sert non seulement pour pousser à bout cette limite, l'étendre, la distendre, la franchir, mais pour la faire s'écrouler entièrement, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de limites du tout, les limites: pas cool, pas cool du tout ; abolition des frontières, plus de limites entre la volonté et le corps c'est cool, plus de limite entre la vie professionnelle et la vie privée, plus de limites entre la vie et la mort, et alors on disjoncte ou on crame, et quand on en est arrivé là, quand on est une épave, c'est vachement cool. Voilà ce qui s'est passé pour moi, une épave dans la baignoire, plus de limites entre moi et l'eau du bain, et quand on ferme les yeux, qu'on se met des bouchons dans les oreilles et qu'on éteint toutes les lumières, on flotte comme dans l'utérus de la mère et le cerveau vous envoie des trucs fous sur le disque, plein de conneries embrouillées, et au bout d'un moment on constate qu'on n'a pas en soi un filon inépuisable d'idées géniales, on est allongé là et on constate qu'il n'y a rien, rien en moi, rien du tout, c'est un vide, peut-être pas même un vide, mais juste un sac rempli de vers grouillants, dans cette baignoire, pendant cette phase, pour ne pas dire crise ou burnout, pendant cette phase, la phase des baignoires, elle m'a sauvé. Jessica Schmitt m'a sauvé.

EXTRAIT #3

Français

MICHAEL : Et finalement il y a quand même eu des problèmes.

JUDITH : Elle pue.

MICHAEL : Quoi ?

JUDITH : Je crains qu'il faille nous séparer d'elle.

MICHAEL : Parce qu'elle pue ?

JUDITH : Je suis obligée d'aérer quand elle a passé la serpillière.

MICHAEL : Moi, ça ne me dérange pas chez une femme.

JUDITH : On ne parle pas de ta perversion, je la paye pour que l'appartement soit propre –

MICHAEL : Et il l'est, non ?

JUDITH : Oui, mais ça sent le gymnase.

MICHAEL : Elle doit transpirer en faisant le ménage.

JUDITH : Sans blague. Mais dans ce cas, on se lave. Dans ce cas, on utilise du déo. Tout le monde transpire.

MICHAEL : Ce sont les glandes et les phéromones. Ça a son importance dans le processus biologique du développement –

JUDITH : C'est possible, mais je ne veux pas de développement biologique dans mon appartement –

MICHAEL : Pourtant tu achètes de la nourriture bio.

JUDITH : Et qu'est-ce que ça a à voir avec l'hygiène corporelle de Mme Schmitt ?

MICHAEL : Tout doit être bio, tout sauf les gens, les gens eux, doivent sentir le savon –

JUDITH : Michael, tu racontes des conneries –

MICHAEL : On peut tout balancer sur les gens, pesticides, herbicides, fongicides –

JUDITH : Oui, parce que je ne veux pas les manger, merde, les gens, il faut qu'ils se lavent.

MICHAEL : Bien sûr. Sinon on les vire.

JUDITH : Dehors, il y a tout un tas de filles fraîchement douchées qui sentent bon, et elles aimeraient volontiers avoir cette place.

Tu trouves ça juste qu'elles n'aient pas leur chance, alors qu'elles ne puent pas ?

MICHAEL : Jessica ne pue pas, elle transpire –

JUDITH : Et elle pue. Comment peut-elle nettoyer mon appartement, si elle ne sait pas rester propre elle-même ?

MICHAEL : Tu lui as dit ça ?

JUDITH : Tu es fou ?

MICHAEL : Oui, je suis fou, je trouve qu'avant de licencier quelqu'un, il faudrait discuter avec lui.

JUDITH : Et qu'est-ce que je pourrais bien lui dire ? Écoutez, Mlle Schmitt, vous puez –

MICHAEL : Sinon elle va se faire virer de partout sans savoir ce qu'elle fait de travers.

LA TRADUCTION

À l'heure où l'intelligence artificielle s'apprête à s'emparer de la traduction, de sortir de nos corps les langues étrangères, il est important de sensibiliser les élèves à cette pratique à laquelle le théâtre accorde une grande importance.

On peut évoquer la liberté des variantes qu'engage une traduction, son caractère provisoire et son éternel recommencement.

EXTRAIT #I

Allemand

ULRIKE: Der Tag, an dem wir Jessica Schmitt kennengelernt haben -

MICHAEL: Ich erinnere mich genau -

ULRIKE: Regen. Seit Tagen nichts als Regen -

MICHAEL: Sie wissen, wie das ist in Berlin, da ist dann wenige Meter über den Hausdächern eine Betondecke eingezogen -

ULRIKE: Grau, undurchdringliches Grau, wohin man schaut -

MICHAEL: Der ganze Himmel ist Beton, und da stürzt dann das Wasser runter auf alles, was da ist -

ULRIKE: Alles naß -

MICHAEL: Menschen, Tauben, Hunde -

ULRIKE: Und eben auch Jessica.

MICHAEL: Frau Schmitt.

ULRIKE: Möchten Sie ein Handtuch, Frau Schmitt?

JESSICA: Danke, es geht schon.

ULRIKE: Ist überhaupt kein Problem, wir können Ihnen ein Handtuch -

JESSICA: Es ist kein Problem -

ULRIKE: Vincent? Vincent, bist du so lieb?

VINCENT: Nein.

(Vincent hat eine Kamera und filmt.)

MICHAEL: Vincent ist unser Sohn, er ist zwölf -

ULRIKE: Und Jessica war also klitschnaß.

MICHAEL: Aber ein Handtuch wollte sie nicht annehmen von uns.

ULRIKE: Vincent, du holst jetzt der Frau Schmitt ein Handtuch.

VINCENT: Aber das sind unsere Handtücher.

JESSICA: Ich brauch kein Handtuch, das trocknet.

ULRIKE: Vincent. Die Frau ist naß. Komplett naß. Das gibts nicht in unserm Haushalt, daß man die dann so naß da stehenläßt. Da geht man hin und holt ein Handtuch, daß sich die Frau abrubbeln kann.

VINCENT: Dann mach das doch.

ULRIKE: Was?

VINCENT: Dann hol ihr halt ein Handtuch, wenn man das so macht.

ULRIKE: Und da will ich keine frechen Widerworte.

MICHAEL: Und nimm das blöde Ding runter.

ULRIKE: Das geht nicht, daß man mit der Kamera auf fremde Leute -

(Vincent filmt weiter.)

MICHAEL: Es ist nämlich so: Es ist einfach alles zu viel geworden

-

ULRIKE: Wir haben das nicht mehr ausgehalten -

MICHAEL: Ihr ist alles zu viel geworden. Und mir irgendwo auch

-

ULRIKE: Man will auch sein Kind nicht ständig anschreien -

MICHAEL: Und das passiert irgendwann von ganz allein, irgendwann -

ULRIKE: Wenn man nicht jeden Tag zu Hause ist -

MICHAEL: Mein Frau arbeitet viel -

EXTRAIT #I — *suite*

Allemand

ULRIKE: Wenn man nicht den ganzen Tag zu Hause ist -

MICHAEL: Sehr viel, sie arbeitet sehr, sehr viel -

ULRIKE: Dann verliert man den Überblick, alles stapelt sich, das Kind verwaht -

MICHAEL: Ich finde das gut. Ich finde es gut, eine Frau zu haben, die arbeitet, ich könnt mir gar nichts andres vorstellen. Eine Frau, die immer nur zu Hause sitzt, welcher Mann will das heute noch? Ich nicht. Aber es ist irgendwann einfach sehr, sehr viel geworden. Und ich arbeite ja auch -

ULRIKE: Michael ist Arzt, und Sie können sich vorstellen, wir haben ein Kind, einen gemeinsamen Haushalt, innere Medizin, und immer in der Klinik, immer auf Abruf, Nachtdienste, bleich und ungesund, immer andern das Leben retten, und das eigene Leben - naja -

MICHAEL: Mein Frau ist Künstlerin -

ULRIKE: Ich bin Künstlerin -

MICHAEL: Sie hat Kunst studiert, allerdings mit Schwerpunkt Grafik und Textil -

ULRIKE: Ich habe jetzt schon lang nichts mehr gemacht in der Richtung -

MICHAEL: Und im Moment ist sie persönliche Assistentin von Serge Haulupa -

HAULUPA: Ich bin Serge Haulupa. Ich mache Kunst -

ULRIKE: Er ist Künstler -

MICHAEL: Natürlich heißt er nicht wirklich so, Haulupa, sondern Schwarz, Sebastian Schwarz -

ULRIKE: Haulupa ist ein Pseudonym -

MICHAEL: Wer heißt schon Haulupa -

ULRIKE: Jedenfalls haben wir uns irgendwann angesehen und haben gesagt: Es ist zu viel -

MICHAEL: Einfach zu viel -

ULRIKE: Wir schaffen das nicht mehr -

MICHAEL: Zum Beispiel schlafe ich nicht mehr.

ULRIKE: Er schläft nachts nicht.

EXTRAIT #2

Allemand

HAULUPA: Mein Name ist Serge Haulupa, und ich mache hier die Kunst. Sie haben mich sicher schon in der Zeitung gelesen, zum Beispiel im Zusammenhang mit der Documenta, das war eine richtig schlimme Zeit für mich, ich würde sagen eine Krise, aber das Wort ist so scheußlich ausgeleert, man kann auch sagen Depression, aber das soll man nicht mehr, weil das heißt, man war zu schwach, die Psyche, die es eigentlich nicht mehr geben soll, weil die überall nur im Weg ist und stört, die ist einem krank geworden, und diese Krankheit, also Depression, die ist noch schlimmer als Krebs und Aids und Ebola, mit einem Depressiven will man nichts zu tun haben, weil der konstant in den Abgrund starrt, von dem wir alle wissen, daß er da ist, aber reinschaun, das will man nicht, weil wir eigentlich längst alle depressiv sind, wir habens nur noch nicht kapiert, aber der Depressive, der hats begriffen und deshalb sind dann auch alle erleichtert, wenn der endlich als Personenschaden auf den Gleisen endet, nein Depression, das will man nicht, das ist zu negativ morbid, deshalb hatte ich also einen Burnout, das ist nämlich cool, ich bin zu schnell gewesen, zu heftig, der Motor ist überhitzt und durchgebrannt, alle Sicherungen, peng!, ich bin über diese lächerliche Grenze namens Körper, Psyche haben wir ja keine mehr, über diese lächerliche Grenze bin ich einfach weg, ich hab nicht mehr geschlafen, das ist cool, nicht schlafen wird sehr geschätzt im öffentlichen Partydiskurs, und da ist es auch gleich, ob man nicht schläft, weil man feiert, oder weil man zu viel zu tun hat, zu viel Arbeit ist auch sehr, sehr cool, weil das ja heißt, daß man irrsinnig begehrt ist und insofern irrsinnig lebendig, am Leben, den Beweis braucht man nämlich dringend, jedenfalls bin ich über diese lächerliche Grenze Körper einfach weggegangen, mit zu viel Kaffee, Tabletten, Koks, egal, alles sehr, sehr cool, wenn man das benutzt, um mit eisernem Willen

diesen Knecht, den Körper, die Psyche, die wir nicht mehr haben, in die Knie zu zwingen, diese Grenze nicht nur auszureizen, auszudehnen, zu überdehnen, zu überspringen, sondern sie gänzlich niederzureißen, bis es keine Grenze mehr gibt, Grenzen: uncool, gar nicht cool, Entgrenzung, keine Grenze mehr zwischen Willen und Körper und Psyche, dies nicht gibt, das ist cool, keine Grenze zwischen Beruf und Privat, keine Grenze zwischen Leben und Tod, und dann brennt man eben durch oder aus, und das ist dann irrsinnig cool, daß man das gemacht hat, daß man so ausgebrannt ist, daß man ein Wrack ist, so ist das gewesen mit mir, ein Wrack in der Wanne, keine Grenzen mehr zwischen mir und dem Badewasser, das auf Grad erhitzt wird, und wenn man dann die Augen schließt und Stöpsel in die Ohren, alle Lichter aus, dann schwebt man wie im Mutterleib und das Gehirn spielt einem irres Zeug auf die Platte, lauter wirren Blödsinn, und nach einer Weile stellt man fest, man trägt in sich keine unerschöpfliche Goldader von genialen Gedanken und Ideen, keine Goldmine, die es auszubeuten gilt, die man ausbeuten und dringend nach außen kommunizieren muß, damit das ganze Gold geteilt wird mit dem Rest der Welt und alle sehen, was für tolles Gold da schlummert in mir, in meiner kostbaren goldenen Person, die so viel goldener ist als alle andern, die nur ein Kohlebergwerk in sich haben, oder noch nicht mal das, ein Salzbergwerk, eine Müllverbrennungsanlage oder einfach gar nichts, kein Goldbergwerk, und dann liegt man da und merkt, da ist einfach nichts, nichts in mir, gar nichts, ein Hohlraum, nicht einmal ein Resonanzraum, oder noch nicht mal ein Hohlraum, sondern einfach ein Sack voll wimmelnder Würmer, in dieser Wanne, in dieser Phase, um nicht Krise zu sagen oder Burnout, in dieser Phase, der Badewannenphase, hat sie mich gerettet. Jessica Schmitt hat mich gerettet.

EXTRAIT #3

Allemand

MICHAEL: Und dann gabs natürlich doch Probleme.

ULRIKE: Sie stinkt.

MICHAEL: Was?

ULRIKE: Ich fürchte, wir müssen uns von ihr trennen.

MICHAEL: Weil sie stinkt?

ULRIKE: Ich muß lüften, wenn sie einen Raum durchgeputzt hat.

MICHAEL: Mich stört das nicht bei Frauen.

ULRIKE: Darum gehts nicht, deine Perversion, ich bezahl sie, daß die Wohnung sauber ist hinterher -

MICHAEL: Ist sie ja auch, oder?

ULRIKE: Aber riecht wie Turnhalle.

MICHAEL: Wahrscheinlich schwitzt sie beim Putzen.

ULRIKE: Ach was. Aber da wäscht man sich. Da nimmt man ein Deo. Alle Menschen transpirieren. Dafür gibt es Produkte, man muß heut nicht mehr stinken wie ein Büffel.

MICHAEL: Das sind Drüsen und hormonelle Lockstoffe. Das hat entwicklungsbiologisch alles seinen Sinn -

ULRIKE: Kann sein, ich will in meiner Wohnung aber keine biologische Entwicklung -

MICHAEL: Aber Bioessen kaufst du schon.

ULRIKE: Was hat das mit Frau Schmitts Körperhygiene zu tun?

MICHAEL: Alles soll biologisch sein, bloß die Menschen bitte nicht, die Menschen, die sollen wie Seife riechen -

ULRIKE: Michael, du redest Blech -

MICHAEL: Da soll ruhig alles drauf, auf die Menschen, Pestizide, Herbizide, Fungizide -

ULRIKE: Die will ich auch nicht essen, Mann, die Menschen, die sollen sich waschen.

MICHAEL: Klar. Sonst schmeißt man die raus.

ULRIKE: Da draußen laufen überall frischgeduschte, wohlriechende Mädchen rum, die liebend gern die Stelle hätten, ist das fair, daß die keine Chance kriegen, obwohl die nicht stinken?

MICHAEL: Jessica stinkt nicht, sie schwitzt -

ULRIKE: Und stinkt. Wie will die meine Wohnung sauber machen, wenn sie sich selbst nicht sauber halten kann?

MICHAEL: Hast du ihr das gesagt?

ULRIKE: Bist du wahnsinnig?

MICHAEL: Klar, ich bin wahnsinnig, ich finde, man könnte mal reden, eh man kündigt. Wahnsinn.

ULRIKE: Was soll ich ihr sagen? Hören Sie, Fräulein Schmitt, Sie stinken -

MICHAEL: Wenn ihr das sonst keiner sagt -

LA METTEURE EN SCÈNE

La mise en scène

Maïa Sandoz est Née en 1978, Maïa Sandoz est comédienne et metteure en scène. formée à l'école du Studio-Théâtre d'Asnières puis l'école du Théâtre National de Bretagne. Elle co-fonde en 2002 le Collectif D.R.A.O., avec qui elle joue et met en scène 4 pièces contemporaines (Lagarce, Schimmelpfennig, Paravidino, Zelenka). Elle fait partie des membres fondateurs de La Générale, laboratoire artistique et politique situé dans le Nord-Est parisien, elle en sera co-directrice de 2006 à 2015. Elle participe au projet de Claude Monrrieras TRIBUDOM, collectif de cinéastes dans lequel elle réalise pendant 4 ans, des courts-métrages avec des enfants d'écoles de Zone d'Éducation Prioritaire à Paris. Co-fondatrice avec Paul Moulin du Théâtre de l'Argument, elle met en scène pour cette compagnie, sa propre pièce *Maquette Suicide*, *Le moche* de Marius Von Mayenburg, *Sans le moindre scrupule mais avec le plus grand raffinement* d'après Heiner Muller. En 2013, elle recrée *Le moche* dans le cadre d'une trilogie avec *Voir clair* et *Perplexe*, également de Marius von Mayenburg. En 2015, L'Argument est artiste associé du festival Contre-Courant d'Avignon. Elle y dirige plusieurs lectures dont *Femme non rééducable* de Stefano Massini, reprise au Théâtre des Quartiers d'Ivry en 2016. *L'abattage rituel de Gorge Mastromas* de Dennis Kelly au CDN d'Orléans, au Théâtre-Studio d'Alfortville, au Théâtre de Chelles et de Rungis et au Théâtre des Quartiers d'Ivry, Centre Dramatique National du Val-de-Marne. Elle est artiste associée du CDN d'Orléans et du Théâtre des Quartiers d'Ivry, Centre Dramatique National du Val-de-Marne pour la saison 2017/2018.

Par ailleurs, pour le festival Prise direct 2017, elle dirige une lecture de 7 minutes de Stefano Massini et met également en scène *Je parle toute seule* de Blanche Gardin.

Stück Plastik, une pièce en plastique de Marius von Mayenburg sera sa 13^e mise en scène.

Cette pièce est un cadeau parce que c'est un terrain de jeu idéal pour les acteurs et collaborateurs artistiques avec lesquels je travaille. Nous continuerons de creuser ensemble la question de l'illusion. Ici, elle se produit par aveuglement, voir déni, de ce couple en prise avec les représentations sociales qu'il s'impose. Mayenburg excelle dans les jeux de miroirs à l'intérieur des histoires qu'il déploie. Avec Stück Plastik il creuse encore ce sillon. C'est une pièce qui parle aussi du théâtre et de la représentation, une mise en abîme à flux tendu : nous assistons donc à une succession de représentation : celle du spectacle, celle des narrateurs de l'action, celle de notre histoire et celle à l'intérieur de cette histoire (la performance de Serge Hulupa). Pour finir, tout cela est suivi en direct par les images prises par le jeune Vincent qui capte toutes ces représentations. Les glissements d'une représentation à une autre, la transformation à vue des relations humaines, des représentations sociales et des identités elles-mêmes (jeu de miroir avec une robe qui va circuler de la mère au jeune homme en passant par la femme de ménage), les références historiques à l'histoire de l'Art et du théâtre, la distanciation du jeu des acteurs, bref, cette « matriochka » d'espaces-temps est un véritable enjeu théâtral de mise en scène.

MAIA SANDOZ

LES ENJEUX DE MISE EN SCÈNE

Il s'agit de mettre en scène le cirque des convictions politiques, intimes, les discours, les actes et l'aveuglement. C'est une série de numéros d'acrobaties sur l'échelle des valeurs morales qui pousse le spectateur à interroger son propre comportement... Tout y passe : l'inutilité du travail, l'infantilisation, la compassion, le paternalisme, la loi du marché, la consommation, mais aussi le sexe, la maladie. Il y est tout le temps question d'identité politique et d'émancipation.

Proposer aux élèves de s'interroger sur les différentes adresses des personnages et ce qu'elles impliquent comme contraintes de mise en scène.

Mayenburg met en jeu la bourgeoisie dans sa violence et donc dans son humanité. Stück Plastik est une satire sociale, une comédie .

On peut s'interroger avec les élèves sur ce qui participe à déclencher le rire dans cette comédie et sur la nature des situations (critique, gêne, violence...)
De quoi et comment rit-on ?

RÉSUMÉ

Mayenburg met en scène différentes formes de violences sociales et explore avec ses personnages plusieurs concepts sociologiques.

Le personnage de Jessica est construit sur une existence négative « je n'ai pas fait d'études », « il n'y a pas de problème », « je ne pense rien quand je travaille ». Elle est « invisible »... Le couple est en prise avec une quête illusoire du bonheur domestique. L'enfant est traversé par une lutte de genre qui l'amène à la métamorphose (du masculin au féminin). L'artiste plasticien, souffre de Burn out, maladie qui prend la forme chez lui d'une contestation d'un état social qu'il ne peut plus supporter. On peut demander aux élèves si les personnages choisissent vraiment leurs actions, sont-ils contraints à agir sous le poids de la société ; sont-ils réellement libre d'agir comme ils l'entendent ?

On peut essayer d'énumérer avec les élèves les concepts sociologiques présents dans la pièce, que Mayenburg définit lui-même comme une « Plastique-sociale » (déterminisme, individualisme, lutte des classes, identité sociale)

On pourra constater avec les élèves que Mayenburg est un auteur existentialiste et leur demander alors d'effectuer des recherches sur ce courant philosophique et littéraire qui postule que l'être humain forme l'essence de sa vie par ses propres actions.

Être c'est exister.

JUDITH : Nous aussi en avons besoin bien sûr, nous ne pouvons pas non plus le balancer dans les toilettes, mais par exemple vingt euros c'est naturellement une autre somme pour nous que pour vous, n'est-ce pas ?

JESSICA : Ah bon - ?

JUDITH : Et donc c'est un manque de tact de la part de mon mari de - nous ne voudrions pas que vous ayez l'impression - nous sommes partis de quasiment zéro nous aussi. Ah là là, l'époque de nos études !

Elle rit.

Nous avions à peine l'argent pour acheter les aliments les moins chers dans les magasins discount. Vous vous imaginez ?

JESSICA : Je n'ai pas -

JUDITH : Quoi donc - ?

JESSICA : Je n'ai pas fait d'études.

CHOIX SCÉNOGRAPHIQUES

La mise en scène

On peut également aborder la question de l'espace, des costumes et accessoires en demandant aux élèves de faire des croquis de propositions scénographiques. En portant une attention particulière au fait que la pièce propose un découpage scénique mais que le rapport au temps semble très particulier, puisque parfois les personnages parlent au passé d'une situation à laquelle nous allons assister.

Que faire de l'espace et du temps avec une telle proposition dramaturgique ?

Un seul espace dans *Stück Plastik* mais une temporalité singulière.

On s'interrogera avec les élèves sur la nature de cet espace d'un point de vue scénographique en essayant de trouver par quels différents moyens scéniques on peut faire évoluer un décor « réaliste » en « exposition d'art ».

Leur proposer de s'interroger sur le problème que pose la mise en espace scénographique de cette pièce ; ils pourront rassembler ces interrogations pour réaliser un questionnaire à soumettre à la metteure en scène.

Au départ de nos conversations tu voulais qu'on puisse assister à la représentation de façon « anthropologique » tu nous montrais des images d'amphithéâtre du XIXème siècle servant pour les anatomistes ou les autopsies de l'école de médecine... Du coup, on a rapidement imaginé un quadri-frontal ayant pour cible un ilot central. Cet ilot a pris la forme d'un salon autour duquel se retrouvaient les protagonistes. Cet espace nous permettait d'entrer directement dans le quotidien familial des personnages, celui du boire et du manger, celui des échanges intimes en apparence sans gravité : le « domestique » en fait.

CATHERINE COSME, scénographe ,
entretien avec Maïa Sandoz - Extrait

INFLUENCES

On peut voir avec les élèves *La cérémonie* de Chabrol, évoquer *Les bonnes* de Jean Genet, parler de Joseph Beuys et de l'influence de cet artiste allemand sur l'art contemporain (dont Mayenburg s'inspire directement pour la performance du personnage d'Haulupa), les inviter à lire *Global Burn out* de Pascal Chabot ou *Retour à Reims* de Didier Eribon....

Ceci ne constitue pas une liste exhaustive des nombreuses oeuvres dont Mayenburg s'est inspiré pour écrire sa pièce et celles dont Maïa Sandoz s'est servie pour sa mise en scène.

LES RENDEZ-VOUS

INTERVENTIONS

Infos pratiques

MasterClass

Samedi 10 Novembre 2018 (11H-17H)

Dimanche 11 Novembre 2018 (11H-15H)
au TQI.

—

Répétitions ouvertes

Dates non définies pour le moment

—

Rencontres avec l'équipe

Dimanche 11 novembre 2018

après la représentation au TQI,

Jeudi 29 novembre 2018

au Théâtre de Rungis,

10 janvier 2019

à la MC2 de Grenoble

Des interventions artistiques sont proposées en amont et/ou à la suite des représentations.

L'équipe de *Stück Plastik* est disponible pour se déplacer et aller à la rencontre de tous les publics (scolaires, adultes, associations...) Et inventer avec les enseignants le format de l'intervention (lectures, débat, ateliers pratiques).

Ces interventions artistiques sont un moyen unique de découvrir de nouvelles formes d'écriture et de susciter auprès des élèves l'envie et la curiosité d'aller au théâtre.

DATES & HORAIRES

5 au 16 novembre 2018 - CRÉATION
Théâtre de Quartiers d'Ivry - Ivry-sur-Seine

29 & 30 novembre 2018
Théâtre de Rungis - Rungis

13,14,15 et 20, 21, 22 décembre 2018
Théâtre Studio - Alfortville

du 7 au 11 janvier 2019
MC2 de Grenoble - Grenoble

CONTACT

Pour tous renseignements et mise en place de projets pédagogiques et artistiques, vous pouvez contacter :

Élisa BOURREAU
Assistante mise en scène
elisabourreau@gmail.com
06 03 55 28 43

Agnès CARRÉ
Administration / Production
agnes.carre@wanadoo.fr
06 81 05 24 34